



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2016

Les siècles des Oettinger. Écrits et mémoires d'une famille allemande au fil des générations (1682-1936)

Zaugg, Roberto

Abstract: Cet article présente les écrits du for privé rédigés sur un intervalle de 250 ans – entre les années 1680 et le début de la dictature national-socialiste – par quatre membres d'une famille d'artisans et de militaires, les Oettinger. Il met en évidence les rapports que ces récits entretiennent avec une multiplicité de genres textuels ainsi que les échanges entre écriture autobiographique, mémoire familiale et cultures mémorielles publiques. Attentif aux pratiques d'appropriation intergénérationnelles dont ces manuscrits font l'objet, il se penche, dans son dernier volet, sur la dimension genrée de la mémoire écrite de la lignée.

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-174056>

Book Section

Published Version

Originally published at:

Zaugg, Roberto (2016). Les siècles des Oettinger. Écrits et mémoires d'une famille allemande au fil des générations (1682-1936). In: Tosato-Rigo, Danièle. Appel à témoins : écrits personnels et pratiques socioculturelles (XVIe-XXe s.). Lausanne: Université de Lausanne, 183-216.

Appel à témoins

Ecrits personnels et pratiques socioculturelles (XVI^e-XX^e s.)

Volume édité par Danièle Tosato-Rigo



Etudes de Lettres

1-2 ■ 2016

Comité éditorial et scientifique de ce numéro

Danièle Tosato-Rigo, Université de Lausanne

Marina Caffiero, Université de Rome « La Sapienza »

Michel Figeac, Université de Bordeaux-Montaigne

Andreas Würigler, Université de Genève

Couverture

Martin Obersteg der Jüngere, Staatsarchiv Nidwalden, VMA 037/01,
Tagebuch Band 1, 1800.

Rédaction et mise en pages: Gabriel Dubois

Achevé d'imprimer en offset sur les presses des PCL Presses Centrales SA à Renens en
mai 2016

ISBN 978-2-940331-48-2
ISSN 0014-2026

© Université de Lausanne, Revue Etudes de Lettres, Lausanne 2016.
Bâtiment Anthropole, CH-1015 Lausanne www.unil.ch/edl redaction.edl@unil.ch

Tous droits réservés.
Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé, notamment par
microfilm, xérographie, microfiche, microcarte, offset, etc.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

Danièle TOSATO-RIGO

Avant-propos

Sylvie MOUYSET

Quand écrire, c'est faire : de la performativité
des écritures de soi (Europe, XVI^e-XVIII^e s.)

1

Kaspar VON GREYERZ

Écriture de soi et lecture religieuse chez les protestants
du monde germanophone en perspective confessionnelle

3

Philip RIEDER

Parcours de praticien et savoir historique :
quelles histoires pour un médecin polygraphe ?

6

Sylvie MORET PETRINI

La plume : instrument d'affirmation de la mère-éducatrice

8

Nahema HANAFI

Transmissions féminines au siècle des Lumières.
Pratiques épistolaires et *agency*

11

Miriam NICOLI

Les religieuses et leur rôle éducatif au Tessin à l'aune
des écrits conventuels (Ancien Régime-début du XIX^e s.)

13

Marina ROGGERO

Des enfants et des livres. Remarques sur des souvenirs
d'enfance du monde anglo-saxon

15

Roberto ZAUGG

Les siècles des Oettinger : écrits et mémoires d'une famille
allemande au fil des générations (1682-1936)

18

LES SIÈCLES DES OETTINGER: ECRITS ET MÉMOIRES D'UNE FAMILLE ALLEMANDE AU FIL DES GÉNÉRATIONS (1682-1936)

Cet article présente les écrits du for privé rédigés sur un intervalle de 250 ans – entre les années 1680 et le début de la dictature national-socialiste – par quatre membres d'une famille d'artisans et de militaires, les Oettinger. Il met en évidence les rapports que ces récits entretiennent avec une multiplicité de genres textuels ainsi que les échanges entre écriture autobiographique, mémoire familiale et cultures mémorielles publiques. Attentif aux pratiques d'appropriation intergénérationnelles dont ces manuscrits font l'objet, il se penche, dans son dernier volet, sur la dimension genrée de la mémoire écrite de la lignée.

En 1982, la vieille baronne de Holzhausen confia un ensemble de documents au *Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz*, les archives prussiennes situées dans le quartier de Dahlem à Berlin-Ouest¹. Les vingt-huit cartons dans lesquels ils ont été classés par les archivistes contiennent des matériaux très hétérogènes : des lettres, croquis, cartes de visite, annotations généalogiques, photographies, billets de condoléances, cartes d'anniversaire, télégrammes, attestations de vaccination, bulletins scolaires, ainsi que quatre manuscrits à caractère autobiographique. Ces papiers nous renseignent sur l'histoire d'une famille d'artisans et militaires, les Oettinger, entre le XVII^e siècle et le début de la dictature national-socialiste. Ils permettent également de documenter les efforts matériels réalisés et les stratégies narratives adoptées, génération

1. Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz (GStA PK, Berlin), VI. HA, FA Oettinger, 1-28.

après génération, pour fixer des récits et intégrer une mémoire familiale en perpétuelle construction.

Ignorés par la recherche jusqu'à une époque récente, les quatre écrits du for privé constituent les pièces principales du fonds *Familienarchiv Oettinger*. En les feuilletant, le lecteur est successivement transporté sur les routes du Saint-Empire parcourues par des compagnons en quête de travail, sur les côtes d'Afriques et aux Antilles à bord de navires négriers, à Leipzig pendant l'occupation napoléonienne, au bord du Rhin en pleine période romantique, sur les champs de bataille de la guerre de 1870-1871 et dans les milieux militaires de la Berlin wilhelmienne. Sources historiques aux multiples facettes, ces documents forment, dans leur ensemble, une séquence plurigénérationnelle d'écrits autobiographiques tout à fait exceptionnelle. A ce titre, ils ne sont pas sans rappeler les écrits des Platter – la célèbre famille d'humanistes de Bâle – dont la richesse a été dévoilée au public francophone grâce à l'ouvrage monumental d'Emmanuel Le Roy Ladurie².

Contrairement au premier volume du *Siècle des Platter*, cet article ne cherche toutefois pas à raconter l'histoire d'une société et d'une époque à travers des écrits du for privé. Le but ici n'est pas d'utiliser les écrits personnels des Oettinger comme des sources permettant d'étudier des phénomènes historiques plus larges, en les exploitant à titre de réservoirs d'exemples ou en tant que fil rouge structurant notre propre narration historiographique. Il s'agira plutôt dans les propos qui vont suivre de discuter – à partir des résultats partiels d'une recherche en cours – les différents modèles textuels adoptés dans l'écriture autobiographique ainsi que les liens qui rattachent celle-ci à la mémoire familiale et aux récits mémoriels publics.

Johann Peter Oettinger – entre tour de compagnon et traite négrière (1682-1696)

Le plus ancien des écrits autobiographiques des Oettinger est le journal de Johann Peter³, intitulé *Reisebeschreibung und Lebenslauf* (« Description

2. E. Le Roy Ladurie, *Le Siècle des Platter*.

3. GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 12, « Reisebeschreibung und Lebenslauf ». Ce journal est au centre de ma recherche actuelle et d'un projet éditorial conjoint avec Craig Koslofsky (University of Illinois).

de voyage et biographie»). L'auteur ouvre son récit en rappelant brièvement le lieu (le village d'Orendelsall, en Franconie), le jour (le 23 février 1666) et l'heure (entre 8 et 9 heures du matin) de sa naissance, puis son apprentissage comme barbier-chirurgien à Schwäbisch Hall (1679-1681). Cependant, ce n'est qu'en 1682 que ses annotations commencent à devenir plus régulières, lorsqu'il part pour son tour de compagnon à l'âge de 16 ans. Il les poursuivra jusqu'en 1696 quand, après avoir parcouru de long en large le Saint-Empire et les Provinces-Unies et s'être embarqué deux fois sur des navires négriers de la Compagnie néerlandaise des Indes Occidentales et de la Compagnie Africaine du Brandebourg, il retourne à Künzelsau, une petite ville près de son lieu de naissance. Il y vivra jusqu'à sa mort, survenue en 1746. L'écrit de Johann Peter est donc essentiellement un journal de voyage. Cette étiquette lui convient beaucoup mieux que celle de « journal intime », le nombre de passages renvoyant à l'« intime » de l'auteur étant très faible. En effet, le texte du compagnon barbier ne révèle ni une tendance à l'introspection – comme on la trouve dans d'autres écrits autobiographiques protestants (surtout piétistes) où l'écriture se développe comme une pratique autoréflexive pour s'observer soi-même et chercher à reconnaître dans sa propre vie les signes de la providence divine⁴ – ni des aventures érotiques – qu'elles soient vécues ou imaginées – comme dans le cas de Jacques-Louis Ménétra⁵ dont la plume trace un « espace ludico-sexuel » dans lequel le vitrier parisien affirme sa virilité « de jupons en jupons »⁶. Le jeune Johann Peter, fils d'un pasteur luthérien, s'abstient de confier aux pages de son journal ses espoirs, ses projets de vie ou encore sa vie émotive et ses expériences corporelles. Les femmes, tout particulièrement, n'apparaissent que très marginalement dans son récit. Malgré le fait que Johann Peter – à l'instar de Ménétra – travaille à plusieurs reprises pour des veuves d'artisans, il ne mentionne même pas leurs prénoms, se contentant de les enregistrer brièvement par le nom de leurs maris défunts.

La *Reisebeschreibung* n'est d'ailleurs pas le résultat d'une écriture quotidienne. Même si le récit poursuit une chronologie stricte, et que les lieux et les événements racontés sont souvent associés à une date précise, ce n'est pas *stricto sensu* un diaire où la « journée » est à la fois

4. K. von Greyerz, « Les protestants du monde germanophone ».

5. J.-L. Ménétra, *Journal de ma vie*.

6. N. Adell-Gombert, « L'écriture de la sexualité ».

l'unité temporelle narrée et l'unité littéraire qui structure le texte⁷. L'enregistrement du temps dans la narration subit des fortes oscillations. Tandis que seize pages sont consacrées aux trois semaines passées en 1693 dans le royaume de Hueda⁸, dans l'actuel Bénin, d'autres segments temporels occupent des espaces nettement plus restreints : le récit de l'année 1683, quand le barbier travaille pendant sept mois à Pforzheim, correspond à peine à cinq lignes⁹. L'économie du texte est donc sujette à une sélection narrative drastique, opérant une distinction entre des lieux et des événements considérés comme dignes d'être racontés en détail, des informations dont l'auteur estime qu'il suffit de les mentionner brièvement, et des circonstances dont l'annotation est jugée superflue, voire inconvenante.

Dans ce travail de sélection, Johann Peter semble être guidé par deux préoccupations principales. Il s'agit tout d'abord d'enregistrer l'itinéraire de son tour de compagnon. La description de ses migrations terrestres correspond largement à un enchaînement de lieux où il a travaillé, voire cherché un emploi (lieux, dates, nom des maîtres barbiers). La structure narrative est donc essentiellement dictée par la nécessité institutionnelle de documenter l'accomplissement de son devoir de compagnon, et ce, en vue de pouvoir accéder un jour au grade de maître. Parallèlement, l'auteur s'efforce – comme le font d'ailleurs de nombreux compagnons et négociants¹⁰ – de brouiller la distinction entre migration de travail (*Wanderschaft*) et Grand Tour afin de montrer que son périple a été un voyage de formation dans le sens le plus noble du terme. Dans cette optique, Johann Peter prend soin d'enrichir son journal en relatant ce qui lui paraît « mémorable, insigne, curieux, digne d'être vu et appris »¹¹ dans chaque localité visitée. Il suit ce faisant les manuels de l'*ars apodemica* qui prescrivent la bonne manière de voyager, d'observer et de rapporter ce que l'on a vu¹². A l'instar de nombreux récits de voyage, cependant, le texte supposé fournir la preuve de l'observation directe, plutôt que d'en être le fruit, est souvent un travail de copie. Soucieux

7. A. Dusini, *Tagebuch*, ch. «Der Tag».

8. «Reisebeschreibung und Lebenslauf», p. 73-88.

9. *Ibid.*, p. 3.

10. S. Wadauer, *Die Tour der Gesellen*, p. 21-24; R. Zaugg, «“bey den Italienern recht sinnreiche Gedancken [...] gespürt”», p. 30-33.

11. J. Stagl, *A History of Curiosity*, p. 81.

12. D. Roche, *Humeurs vagabondes*, ch. II.

de montrer qu'il a vu ce qu'il faut avoir vu, Johann Peter puise abondamment dans l'*Itinerarium Germaniae* de Martin Zeiller – un guide de voyage très populaire à l'époque – pour fabriquer des descriptions des villes du Saint-Empire dans lesquelles il séjourne¹³. Loin d'être des reflets directs d'« expérience », ces passages résultent donc d'une « construction » qui reproduit des discours établis¹⁴.

Pour ce qui est des régions visitées lors de ses deux périple transatlantiques, par contre, les recherches effectuées jusqu'à présent semblent indiquer que Johann Peter n'a pas repris littéralement d'autres récits de voyage. Certes, des topoï, à l'instar de ceux dont il use pour décrire les Africains, font écho aux discours répandus à l'époque en Europe. En outre, l'attention qu'il porte aux directions des vents, à la consistance des fonds marins et à la profondeur des points d'ancrage, est clairement influencée par le modèle textuel du livre de bord et probablement aussi des cartes nautiques – des documents auxquels Johann Peter doit avoir eu accès pendant ses périodes en mer. Par contre, il ne semble pas avoir disposé de livres sur l'Afrique et sur les Amériques. Son récit n'est donc pas conditionné par un texte spécifique préexistant. Moins standardisée, l'écriture relate plus souvent des épisodes vécus et racontés à la première personne par l'auteur, qu'il s'agisse des maladies touchant les marins, d'une tentative d'insurrection des esclaves brutalement réprimée ou plus simplement de l'abattage de deux cochons. « Ha ha ha, des cochonnailles »¹⁵, note Johann Peter le 11 mars 1693 à « Haffalahu » (Aflao, sur la côte sud-orientale de l'actuel Ghana), enregistrant par cette formule expressive le sentiment de joie qu'il doit avoir éprouvé lorsque la monotonie de la nourriture consommée à bord fut interrompue par cet événement.

13. Cf. par exemple la description de la ville de Bingen dans M. Zeiller, *Itinerarium Germaniae novae antiquae*, p. 680, ainsi que dans la « Reisebeschreibung und Lebenslauf », p. 10.

14. Cf. K. von Greyerz, « Erfahrung und Konstruktion ».

15. « Reisebeschreibung und Lebenslauf », p. 72.

Georg Anton Oettinger – les considérations d'un épicier sur les guerres napoléoniennes (1806-1831)

La *Reisebeschreibung* de Johann Peter est un écrit de jeunesse. Le début et la fin de la période relatée sont marqués par des rites de passage délimitant des segments de sa vie : d'une part, en 1682, l'affranchissement de l'auteur de la condition d'apprenti et son élévation au grade de compagnon ; d'autre part, en 1697, son mariage avec Anna Barbara Böhm, fille d'un teinturier. Le journal rend donc compte des années où Johann Peter a vécu sans être soumis à l'autorité de son père (voire de son maître d'apprentissage), et sans être alors lui-même investi des responsabilités de *pater familias*. Ce sont les changements dans la position de l'auteur vis-à-vis de sa famille qui encadrent la période racontée et qui déclenchent voire mettent un terme au processus d'écriture.

Écrit pour conserver les souvenirs individuels d'un temps passé loin de la famille, le récit de Johann Peter a fait l'objet d'une appropriation par ses descendants – ou du moins par certains d'entre eux – pour devenir une part intégrante de la mémoire collective de la lignée. La version conservée aujourd'hui dans les archives prussiennes est datée « Leipzig 1779 ». Il s'agit d'une copie manuscrite rédigée par Georg Anton Oettinger (*1745 à Künzelsau, † après 1831), un petit-fils du barbier (Fig. 1). Ce dernier, après avoir fait un apprentissage de confiseur à Künzelsau (1759-1762) et avoir vécu ensuite à Francfort-sur-le-Main, s'est établi à Leipzig entre 1778 et janvier 1779, peut-être attiré par les opportunités économiques offertes par les grandes foires de cette ville. C'est dans la capitale de l'électorat de Saxe – où sa présence est attestée comme membre de la corporation des épiciers de 1779 à 1815¹⁶ et où il vit jusqu'à ce qu'on perde sa trace en 1831 – que Georg Anton finit de rédiger les notes introductives au récit de son grand-père, le 25 janvier 1779. Sa version de la *Reisebeschreibung* est réalisée à partir du manuscrit autographe (non conservé) qui, à cette époque, se trouve en Franconie chez son père, Georg Michael (*1713 à Künzelsau, †1794 à Dörzbach), potier d'étain et fils du premier mariage de Johann Peter. Il est donc vraisemblable que Georg Anton ait terminé le travail de copie avant le

16. *Leipziger Adress-, Post- und Reise-Calender auf das Jahr Christi MDCCLXXIX*, p. 121 ; *Leipziger Adresskalender auf das Jahr 1815*, p. 110.

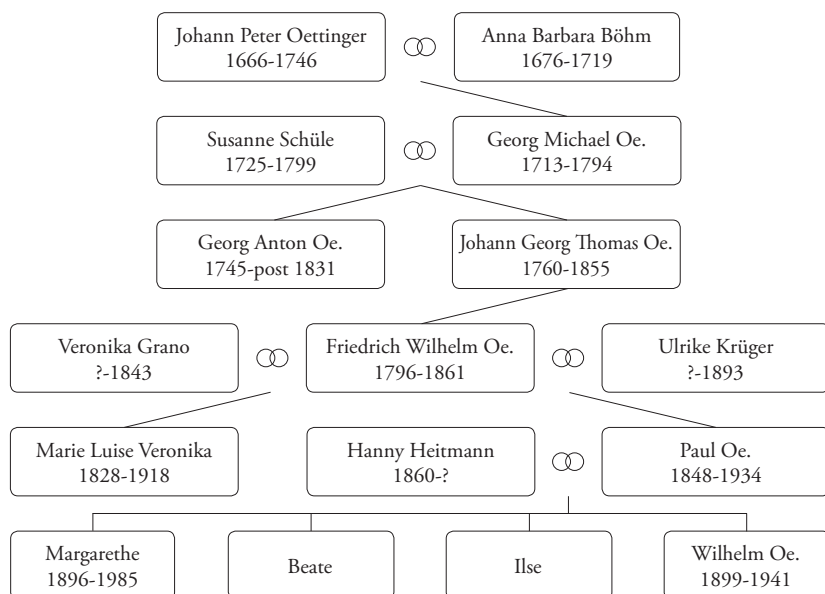


Fig. 1 — Arbre généalogique descendant (partiel) de Johann Peter Oettinger

départ pour Leipzig. Au moment où il quitte sa région natale pour se rendre en Saxe, il emporte avec lui le récit de son ancêtre afin de maintenir un lien – à la fois matériel et immatériel – avec sa famille. L'itinérance du journal de Johann Peter réalisée sous forme de copie coïncide donc avec le début d'un nouveau segment de vie de son petit-fils, inauguré par une migration.

Ayant conservé le style souvent elliptique et rugueux des annotations du compagnon, la version de Georg Anton semble être restée plutôt fidèle au manuscrit autographe. Mais le petit-fils ne se contente pas de copier. Au début de son manuscrit, il ajoute des pages entières au texte de son grand-père: un frontispice, une introduction pourvue d'informations généalogiques détaillées sur la famille Oettinger, ainsi que la copie d'une lettre d'armoiries émise à Wangen en 1621. L'histoire individuelle et pour ainsi dire extra-familiale du jeune Johann Peter se retrouve donc encadrée dans une histoire familiale empreinte du souci généalogique. Enfin, un passage est ajouté au texte plus tard, en 1789. Cette année-là, Georg Anton reçoit la visite à Leipzig de son père, Georg Michael, et lui demande de rédiger à la fin de la *Reisebeschreibung* un compte-rendu des derniers jours du barbier-chirurgien. Georg Michael remplit alors deux

pages décrivant comment son père, après avoir prié et rendu grâce au Seigneur, s'était endormi « doucement et avec la bénédiction divine »¹⁷.

Dans son introduction, Georg Anton se plaint que son grand-père « n'a pas fait l'effort de décrire d'une façon un peu plus précise et exhaustive les événements qui, de temps à autre, survinrent pendant son voyage. Oui, nombre de choses, qui ne lui semblèrent pas assez importantes, auraient intéressé ses descendants »¹⁸. Son père et la dernière épouse de son grand-père, écrit Georg Anton, lui ont rapporté que parfois le barbier-chirurgien « racontait des choses, qui ne sont guère mentionnées dans le récit de voyage », telles des rencontres effrayantes avec un serpent ou une sirène. Au fil de trois générations pour le moins, la mémoire des « aventures » de Johann Peter a donc été transmise – en véhiculant aussi des éléments mythologiques – aussi bien par écrit que par oral.

Vingt-six ans après, en 1815, Georg Anton commence à rédiger, à son tour, un écrit du for privé. L'occasion, cette fois, n'est pas fournie par un changement dans sa vie personnelle. A cette époque, il a 70 ans et, veuf depuis 1799, il ne semble pas avoir d'enfants (vivants). C'est la conscience d'avoir été témoin de la « grande histoire » qui déclenche l'écriture. En octobre 1813, il a en effet assisté à la « bataille des nations » (*Völkerschlacht*) de Leipzig entre les armées napoléoniennes et la coalition formée par la Russie, la Prusse, l'Autriche et la Suède : une bataille qui a vu s'affronter près de 500'000 soldats, dont 90'000 perdirent la vie.

Le manuscrit de Georg Anton constitue une sorte de chronique personnelle, tenue de 1815 à 1831 et couvrant une période qui s'étend de 1806 à 1831¹⁹. Dans la tradition de l'almanach interfolié (*Schreibkalender*)²⁰, le texte est rédigé sur les pages restées blanches de deux calendriers historiques publiés à Leipzig. Il prend place sur des feuilles vides insérées au milieu et à la fin des deux imprimés, et parfois même sur des pièces de papier collées sur la partie imprimée (Fig. 2)²¹. D'un point de vue quantitatif, les parties les plus importantes du texte oettingerien datent de 1815 et, dans une moindre mesure, de 1816.

17. *Ibid.*, p. 156.

18. « Reisebeschreibung und Lebenslauf », p. x.

19. GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 13, chronique de Georg Anton Oettinger.

20. H. Tersch, *Schreibkalender und Schreibkultur*.

21. Il s'agit du *Kalender auf das Jahr 1815 für gebildete Leser* et du *Kalender für gebildete Leser auf das Schalt-Jahr 1816*.

Januar ius. 1816.										Tageslänge 8 bis 9 Stunden.															
Mo- nats- tag.	Jan.	Febr.	März.	April.	Mai.	Juni.	Juli.	Aug.	Sept.	Oktober.	Nov.	Dez.	Jan.	Febr.	März.	April.	Mai.	Juni.	Juli.	Aug.	Sept.	Oktober.	Nov.	Dez.	
1	3	Er.	W.	U.	W.	U.	W.	U.	W.	U.	W.	U.	3	Er.	W.	U.	W.	U.	W.	U.	W.	U.	W.	U.	3
2	4	10	0	8	4	3	56	7	52	16	8		4	10	0	8	4	3	56	7	52	16	8		
3	5	17	9	8	0	4	0	8		0	16	0	5	17	9	8	0	4	0	8		0	16	0	
16	16	25	17	7	5	14	0	8	18	15	42		16	25	17	7	5	14	0	8	18	15	42		
24	24	3	26	7	40	4	20	8	40	15	20		24	3	26	7	40	4	20	8	40	15	20		

Erstes Viertel, den 7. um 7 Uhr 31 Min. Abends. Sehr kalte Witterung.
Vollmond, den 15. um 2 Uhr 7 Minuten Morgens. Schnee und viel Kälte.

Zweites Viertel, den 21. um 5 Uhr 3 Min. Abends. Gelinde Witterung.
Neumond, den 29. um 9 Uhr 39 Minuten Vormittags. Anhaltende gelinde Witterung.

Napoleons

Untergang,

und

Deutschlands

wiederauwachende Freiheit.

Bitter a. d. 1009. R.
Den 1. bis 7. fast.
Den 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540.

Fig. 2 — Première page de l'almanach *Kalender für gebildete Leser auf das Schalt-Jahr 1816*, avec des annotations de Georg Anton Oettinger

L'auteur a en outre ajouté à la fin des deux calendriers, pour chaque année, de brèves mises à jour concernant des thématiques traitées dans le texte principal : elles vont jusqu'en 1831 pour le calendrier de 1815, s'arrêtant en 1827 dans celui de 1816. Au-delà des parties réservées au calendrier proprement dit, qui livrent des informations relatives à l'astrologie ainsi qu'aux marchés de la région, les deux imprimés contiennent la publication de longs essais sur la bataille des nations, le « réveil » de la liberté allemande, la chute de Napoléon et son exil à Sainte-Hélène. Le texte de Georg Anton noue un dialogue étroit avec ces essais. Il les commente, en intègre des éléments, les nuance ou les critique parfois par le biais de remarques personnelles, de considérations politiques plus générales, d'informations tirées de la presse périodique, d'histoires qui circulent en ville, ou encore en recopiant des passages d'autres publications de l'époque.

Les annotations marginales d'Oettinger au calendrier de 1815 tiennent sur plusieurs pages un vibrant récit de la bataille, dont il décrit dans les détails le déroulement à partir de « nombreuses images atroces »²². Dans l'appendice, Georg Anton ajoute deux longues relations – l'une recopiée du journal hebdomadaire *Leipziger Fama*, l'autre qu'il rédige sur la base de ses propres observations²³ – des festivités publiques commémorant le premier anniversaire de la bataille, en 1814 : des festivités qui firent du 18 octobre une « journée de mémoire » de la « nation allemande »²⁴. L'événement placé au centre du récit de Georg Anton est l'élévation d'une grande croix en bois à proximité du village de Probstheida, détruit au cours des combats. A la fin de la cérémonie commémorative à laquelle participent des milliers de personnes, la foule chante le choral protestant « Nun danket alle Gott ». La chronique du vieil épiciers exprime l'émotion collective qui s'empare des participants.

Arrivés au dernier vers, ceux qui se trouvaient autour de la Croix tombèrent à genoux et ils chantèrent le dernier vers agenouillés. Quand l'immense foule qui s'était rassemblée s'en aperçut, chacun se jeta à genoux, de son propre mouvement, sans y avoir été poussé par qui que

22. Chronique de G. A. Oettinger, p. 130. (Georg Anton n'a pas donné un titre spécifique à son manuscrit ; celui-ci n'est pas paginé dans l'original).

23. *Ibid.*, p. 173-179 voire 179-194.

24. Cf. au moins U. Puschner, « 18. Oktober 1813 ».

ce soit, et tous chantèrent le dernier vers emplis d'émotion, en versant d'abondantes larmes²⁵.

La chronique de Georg Anton se situe dans le contexte d'une vague autobiographique majeure, déclenchée par les guerres napoléoniennes. A Leipzig aussi ceux qui saisissent la plume pour fixer leurs expériences et réflexions pendant et après la « bataille des nations » ne sont pas rares²⁶. Dans ce contexte, le manuscrit que Georg Anton a rédigé pendant seize ans – fréquemment au travers de références intertextuelles et d'opérations de collage²⁷ – offre la possibilité de suivre l'enchevêtrement entre des mémoires locales – marquées par le souvenir des violences, du chaos et des destructions – et un discours mémoriel national.

Les promoteurs du mouvement patriotique allemand naissant, tel l'historien et poète Ernst Moritz Arndt (1769-1860), avaient exalté la victoire de la coalition anti-française, identifiée au berceau d'une nouvelle Allemagne, libre et promise à un destin unitaire. Après avoir été « divisés et violentés » par « la tyrannie étrangère », les Allemands étaient sur le point de « redevenir un peuple à part entière ». En 1814, afin de renforcer ce processus et de créer « un lien fort et puissant entre tous les Allemands », Arndt avait appelé toute la nation, « de Stralsund à Trieste et de Memel au Luxembourg », à se rassembler pour une fête commémorant la bataille des nations. Il avait lancé en même temps l'idée d'ériger un grand monument « vraiment germanique et vraiment chrétien, où nos arrière-petits-fils iraient encore en pèlerinage »²⁸.

Georg Anton assimile pleinement le sens attribué par le jeune mouvement national à la bataille de Leipzig. Il partage l'espoir que la mémoire des événements puisse alimenter la régénération morale de la nation allemande et sa capacité à surmonter les vieux particularismes étatiques. Nonobstant son âge avancé, le scripteur se rend à plusieurs reprises par la suite sur les lieux de la cérémonie, près de Probstheida, et couche sur le papier les pensées que lui inspire le climat politique. En 1816, suite au démembrement de la Saxe – coupable d'avoir soutenu Napoléon – au

25. *Ibid.*, p. 181.

26. H.-U. Thamer, *Die Völkerschlacht bei Leipzig*, p. 78.

27. Par exemple, Georg Anton (Chronique, p. 146 *sq.* et 150 *sq.*) reprend, sans citer la source, un dialogue entre Napoléon et un majordome de Leipzig, publié dans [L. Hussel], *Leipzig während der Schreckenstage*, p. 107-109.

28. E. M. Arndt, *Ein Wort über die Feier der Leipziger Schlacht*, p. 3 *sq.*, 8, 10 *sq.* et 22.

bénéfice de la Prusse, la croix érigée en 1814 est abattue par des inconnus. Le geste suscite l'indignation du vieux Oettinger qui remarque comment année après année les manifestations publiques d'une mémoire patriotique de la *Völkerschlacht* sont de plus en plus réprimées par les officiers du roi de Saxe. Frédéric-Auguste I^{er} est en effet de retour au pouvoir en février 1815 et pour lui cet événement reste associé à une défaite humiliante. En 1818, Georg Anton note que la journée du 18 octobre « s'est passée sans aucune festivité ». Certes, « les gens se sont rendus en nombre à Probsthaida [...] ». Mais le silence et la circonspection régnaient : personne n'a mentionné la raison pour laquelle il était là »²⁹. En 1820, Oettinger se borne à constater, non sans amertume, que « l'endroit où se trouve la croix est de plus en plus à l'abandon » et qu'on ne le « reconnaît plus qu'à la petite colline d'où l'orateur s'était adressé aux milliers de personnes qui l'entouraient avec une telle ferveur lors des premières festivités »³⁰.

Dans sa chronique, Georg Anton ne nous livre pas seulement un récit qui fixe la mémoire individuelle d'un tournant historique. En enregistrant les fluctuations dans le discours et les pratiques commémoratives, ainsi que la crise du mouvement national allemand, il constitue également un témoignage critique sur les luttes mémorielles des années de la Restauration. Largement focalisé sur les combattants, avec une attention particulière portée à Napoléon et à d'autres hommes célèbres, l'écrit de Georg Anton – à l'instar du journal de son grand-père – fait par contre rarement état de figures féminines. La « grande histoire » racontée par le vieil épiciers est peuplée presque exclusivement d'acteurs masculins.

Friedrich Wilhelm Oettinger – un jeune patriote à la découverte de l'Allemagne (1824)

L'épiciers de Leipzig n'est, dans ces années-là, pas le seul Oettinger à se consacrer à l'écriture. En 1824, un neveu de Georg Anton, Friedrich Wilhelm Oettinger (*1796 à Breslau/Wrocław, †1861 à Berlin), rédige à son tour un écrit personnel. Il s'agit du fils d'un frère de Georg Anton, Johann Georg Thomas (*1760 à Dörzbach, †1855 à Nimptsch/Niemcza).

29. Chronique de G. A. Oettinger, p. 213.

30. *Ibid.*, p. 215.

Comme l'indiquent le lieu de naissance de Friedrich Wilhelm et celui de mort de Johann Georg Thomas – situés dans des territoires (aujourd'hui polonais) passés à la couronne prussienne suite à la première guerre de Silésie (1740-1742) – Georg Anton n'est pas le seul membre de la lignée à avoir abandonné la Franconie pour s'établir de façon durable à l'Est dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Nous ignorons encore les raisons de cette migration. Ses conséquences dans l'histoire des Oettinger sont par contre évidentes. C'est en effet avec Friedrich Wilhelm, dont le nom a été manifestement choisi en honneur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II (r. 1786-1797), que cette branche de la famille lie son destin de façon remarquablement durable à l'armée prussienne.

Le récit de Friedrich Wilhelm a été écrit entre septembre et octobre 1824 et fut offert le 15 décembre de la même année en cadeau d'anniversaire à la fiancée de l'auteur, Veronika Grano, qui deviendra sa première épouse. C'est le plus court des écrits autobiographiques de la famille Oettinger. Entré dans l'armée prussienne en mars 1814 comme volontaire pionnier, Friedrich Wilhelm est en 1824 officier-ingénieur avec le grade de premier lieutenant³¹. L'expérience militaire joue toutefois un rôle marginal dans son texte. Le manuscrit ne parle ni de guerres ni de la vie de caserne : il s'agit d'un journal de voyage.

Le texte relate un voyage d'agrément de Berlin à Mayence et Cologne. Autant par son style que par son contenu, il diffère radicalement de celui qu'avait rédigé l'arrière-grand-père de Friedrich Wilhelm, Johann Peter. Tandis que ce dernier usait d'une prose simple et sèche ne laissant guère deviner ses émotions, le jeune officier déclare clairement que son but est de narrer tout ce qu'il a « vu et pensé » au cours de son voyage, et combien il a « versé de larmes amères, ri joyeusement », bref, comme il l'explique, « tout ce que mon âme a éprouvé »³². Les récits que lui inspirent les villes visitées, loin d'être comme dans le cas de Johann Peter des descriptions standardisées, voire simplement recopiées d'un guide, renvoient au même pathos romantique et témoignent d'une réflexion historico-culturelle sur le passé de l'Allemagne. Les comparaisons qu'il

31. GStA PK, IV. HA, Rep. 1, Geheime Kriegskanzlei, 84, Offiziersnomenklatur Ob-Oz, p. 56 *sq.*

32. GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 11, journal de voyage de Friedrich Wilhelm Oettinger, p. 2.

établit entre les différents styles architecturaux sont éloquentes à ce propos. Les traces omniprésentes de la vague classiciste l'irritent :

A croire qu'un corps de garde ne saurait être un corps de garde décent sans ces colonnes ! La Porte de Brandebourg, dorique, la Neue Wacht, dorique, le corps de garde à la Porte de Potsdam, dorique aussi ! Non...³³

L'architecture romane de la cathédrale de Mayence – dont « l'ornementation entre étrangement en contradiction avec la masse que forme l'ensemble » – lui semble « mauresque voire byzantine »³⁴. Pour le romantique Friedrich Wilhelm c'est le gothique – qui doit sa consécration aux méditations de Goethe sur la cathédrale de Strasbourg (1773)³⁵ – qui constitue le style le plus admirable, le plus authentiquement allemand, entrant le plus intimement en résonance avec la spiritualité chrétienne. « Le dôme gothique », écrit-il à propos de celui d'Erfurt qui portait encore en 1824 les traces des dévastations causées par les guerres napoléoniennes, « est l'œuvre indispensable du recueillement chrétien, il est né avec lui, et lui appartient entièrement, oui, c'est bien le seul que lui convienne. [...] Tout, dans un tel dôme, cherche à se singulariser, en chacun de ses points fleurit l'inépuisable variété de la vie, témoignant de l'amour de Dieu »³⁶.

Dans les écrits oettingeriens, l'idée d'appartenir à une nation allemande – encore assez vague dans le journal de Johann Peter, où les termes « Teutsche » et « Teutschland » coexistent avec d'autres catégories identitaires, notamment territoriales et confessionnelles – surgit pendant la Restauration sous la plume du vieux Georg Anton et du jeune Friedrich Wilhelm. Dans le récit de voyage de ce dernier, cette nation devient dépositaire, dans le sens herderien, d'un « caractère » particulier, lisible dans la langue, la littérature ou l'art. Dans le journal de Johann Peter, on trouve déjà certains passages gallophobes – à bord des négriers néerlandais et brandebourgeois, il fut à plusieurs reprises impliqué dans des combats avec des vaisseaux français et en 1696 il vit Heidelberg ravagé par les armées du Roi Soleil. Et dans la chronique de Georg

33. *Ibid.*, p. 6 sq.

34. *Ibid.*, p. 56.

35. J. W. Goethe, *Von deutscher Baukunst*.

36. Journal de voyage de F. W. Oettinger, p. 34 sq.

Anton, la polémique contre le « despote » Napoléon est acharnée. Mais c'est surtout dans le récit de Friedrich Wilhelm que cet antagonisme anti-français se charge d'une dimension proprement culturelle. Comme d'autres contemporains, celui-ci constate une « divergence entre le nord-est prussien, violemment anti-napoléonien, et le sud et l'ouest »³⁷, plus francophiles. A Erfurt, où dans un théâtre le jeune officier entend des « personnes distinguées » parler en français, il note que « l'Allemagne sud-occidentale est beaucoup plus francisée que sa partie nord-orientale »³⁸. A l'image d'Arndt³⁹, il est visiblement contrarié par ces moeurs « cosmopolites ». Il relève du reste que :

ce n'est pas au sud [de l'Allemagne] qu'éclata la lutte sanglante au cours de laquelle le conquérant étranger fut chassé, l'épée flamboyante brandie ; non, c'est dans le nord-est que les ailes puissantes de la liberté se déployèrent en premier [...]. Mais quel triste présage que d'entendre, au moment même où sont brisées les chaînes de la honte, qu'on se laisse aller aux moeurs corruptrices de l'étranger.

Ainsi s'expliquait dès lors, selon le scripteur, que ce soit précisément à la Prusse, dont la cour s'était vu proscrire « toute coutume étrangère », que l'histoire ait « confié [la mission] de protéger la liberté allemande »⁴⁰.

Le scepticisme manifesté par le jeune Silésien Friedrich Wilhelm à l'égard des contrées germaniques occidentales n'empêche nullement le voyage qu'il y effectua d'être inspiré par l'idée formulée par Friedrich Schlegel en 1803 – alors que le Saint-Empire venait de perdre ses territoires sur la rive gauche du Rhin et était proche de la dissolution – selon laquelle « la mémoire de ce que furent un temps les Allemands, et de ce qu'ils pourraient être, ne se réveille nulle part si fortement qu'au bord du Rhin »⁴¹. Aussi l'objectif principal du jeune officier – comme d'ailleurs d'un nombre grandissant de touristes⁴² – était-il de voir le grand fleuve. Lorsqu'il y parvient, le 17 septembre 1824, son enthousiasme est à son

37. H. Schulze, « Napoleon », p. 35.

38. Dans le cadre de la Confédération allemande, la ville d'Erfurt se trouvait effectivement plutôt à l'ouest et, dans la perspective d'un voyage de Berlin vers Mayence, même au sud-ouest.

39. E. M. Arndt, *Der Rhein*, surtout p. 77 et 81.

40. Journal de voyage de F. W. Oettinger, p. 32 sq.

41. F. Schlegel, « Reise nach Frankreich », p. 6.

42. G. Cepl-Kaufmann et A. Johanning, *Mythos Rhein*, p 108-152.

comble : « je découvris le vieux Père Rhin, ce ruban argenté. A sa vue, mon cœur exulta, j'avais atteint avec bonheur le but de mon voyage ! Il était là le vieux Rhin, célébré dans les chants »⁴³, écrivait-il en faisant sans doute allusion aux « anciens chants allemands » publiés dans *Des Knaben Wunderhorn* (1806-1808)⁴⁴. L'émotion qu'exprime le diariste-voyageur vis-à-vis du Rhin – devenu un lieu crucial de l'imaginaire romantique allemand depuis les voyages de Friedrich Schlegel, Clemens Brentano et Achim von Arnim en 1802⁴⁵ – laisse ainsi entrevoir ses sources lyrico-littéraires.

*Paul Oettinger – au service du Kaiser, avec la baïonnette
et la plume (1848-1934)*

Les enfants de Friedrich Wilhelm intégrèrent tous les milieux militaires. Ses fils nés de Veronika Grano – Maximilian (1832-1857) et Felix (1834-1897) – ainsi que ceux nés du mariage suivant avec Ulrike Krüger – Franz (1847-1876) et Paul (1848-1934) – entrèrent dans les rangs de l'armée prussienne⁴⁶. Sa fille Marie Luise Veronika (1828-1918) épousa un membre de l'armée de terre, comme d'ailleurs d'autres femmes de la descendance de Friedrich Wilhelm.

La vie de Paul, né à Torgau, est amplement documentée grâce à son autobiographie. Le texte, intitulé *Aus meinem Leben* (« Sur ma vie »), couvre pratiquement toute l'existence de l'auteur, qui correspond à une période marquante de l'histoire allemande : des mouvements révolutionnaires de 1848 à la prise de pouvoir national-socialiste, en passant par la proclamation de l'Empire allemand et la Première Guerre mondiale. Même si la recherche sur ce volumineux document – formé de douze cahiers reliés en trois volumes⁴⁷ – est encore à ses débuts, on peut d'ores et déjà constater l'important écart temporel qui sépare la plupart des faits narrés des notes qui en rendent compte, puisque l'écriture de ce

43. Journal de voyage de F. W. Oettinger, p. 54.

44. A. von Arnim et C. Brentano, *Des Knaben Wunderhorn*.

45. Cf. F. Schlegel, « Reise nach Frankreich » ainsi que la note précédente.

46. GStA PK, IV. HA, Rep. 1, Geheime Kriegskanzlei, 84, Offiziersnomenklatur Ob-Oz, p. 56 sq.

47. GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 17-19, « Aus meinem Leben ».

manuscrit n'a certainement pas commencé avant 1908⁴⁸. Ceci dit, tout indique que dans son travail de reconstruction rétrospective Paul a pu s'appuyer, partiellement du moins, sur des documents et des notes plus anciennes.

Contrairement aux autres Oettinger qui dans leurs écrits mentionnent très peu les membres de leur famille, Paul s'inscrit dès les premières pages dans un contexte familial plus large. Tout au long du texte, la frontière est brouillée entre le genre des mémoires individuels et celui du livre de famille. Le constant souci d'enregistrer précisément les mariages, décès, naissances, baptêmes et fêtes de la famille apporte des compléments au récit des étapes de la vie de l'auteur, marquées pour la plupart par l'armée et la guerre. Ce succèdent ainsi : l'adolescence dans les écoles de cadets de Potsdam et Berlin (1860-1866), les campagnes de 1866 et de 1870-1871, son licenciement du service militaire et son déménagement à Berlin (1880), le travail en tant que rédacteur en chef de la *Deutsche Militärzeitung* (1881-1919) et comme employé du *Deutscher Offiziersverein* (1884-1906), les voyages d'agrément, ainsi que le mariage tardif avec Johanna Elisabeth (dit « Hanny ») Heitmann en 1894. L'intégration, dans l'autobiographie, d'événements tels que la mort de Bismarck ou l'incendie de la *Garnisonskirche* de Berlin renforcent encore l'enchevêtrement narratif entre biographie individuelle, vie familiale, armée et histoire de l'Empire. Parmi les épisodes auxquels le récit réserve une place particulièrement importante figurent la guerre austro-prussienne pour laquelle le jeune Paul et les autres cadets de son année se portent volontaires, la guerre franco-prussienne qui lui vaut la Croix de fer, et un voyage à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. Les années de la Grande Guerre sont, elles, succinctement résumées sur trois pages : Paul se porta encore une fois volontaire, servit dans les bureaux du ministère de la Guerre (Fig. 3) et obtint le grade de major. La fin traumatique d'une époque, vécue comme une profonde humiliation – tout particulièrement par les officiers de l'armée prussienne, dissoute à la suite du Traité de Versailles –, est évidemment difficile à réélaborer à travers l'écriture. Une poésie revanchiste découpée dans un journal et collée dans l'autobiographie permet toutefois de saisir le ressentiment que Paul a dû éprouver envers la nouvelle République, dirigée par une « bande sans

48. Cf. l'indice dans « Aus meinem Leben », vol. I, « 1848-1867 », p. 11. (Le manuscrit n'est pas paginé dans l'original).



Fig. 3 — Paul Oettinger dans les bureaux du Ministère de la Guerre (1919)

foi », par des « mauviettes » à la « solde de l'ennemi », coupables d'avoir substitué au glorieux drapeau noir-blanc-rouge du Deuxième Reich le « chiffon » noir-rouge-or de la République de Weimar⁴⁹.

Si ce genre de collage utilisant des textes politiques était déjà observable dans la chronique de Georg Anton, ponctuée d'anecdotes et de poèmes satiriques sur Napoléon, le manuscrit de Paul marque néanmoins un tournant important par rapport aux écrits des autres Oettinger du point de vue des médias utilisés. De fait, loin d'être simplement des textes, les trois volumes d'*Aus meinem Leben* contiennent un grand nombre d'illustrations lithographiques découpées dans des magazines, d'imprimés officiels, d'articles de la presse, de cartes de visite, de billets

49. « Aus meinem Leben », vol. III, « 1890-1934 », p. 198.

d'invitation, d'annonces funéraires et surtout de photographies – de Paul, des membres de sa famille, de ses amis, d'autres officiers, etc. Grâce aux nouvelles techniques de l'image, l'auteur-autobiographe dispose désormais d'une multiplicité de possibilités non-textuelles pour mettre en scène sa personne, son entourage et ses valeurs, pour compléter le récit écrit et orienter sa lecture, pour construire à travers la production et la sélection d'images une forme de cohérence biographique. En ce sens, le travail autobiographique ne se fonde plus uniquement sur la pratique de l'écriture : il possède également une dimension visuelle et emprunte ainsi des éléments du genre émergent de l'album de famille. Le temps qui passe dans la vie de Paul n'est pas seulement relaté par écrit : il est documenté à l'aide de photographies qui, dans leur ensemble, montrent comment le jeune cadet prussien devient peu à peu un officier adulte, un père de famille, jusqu'au vieillard qui n'a rien perdu de sa vigueur et continue à porter fièrement l'uniforme, lui qui, en 1914 comme en 1866, ne se cache pas derrière son âge mais accomplit en vrai soldat son devoir envers son souverain et sa patrie.

Sous le pavillon du Prince-Électeur du Brandebourg – l'invention d'une tradition coloniale allemande (1885/1886)

Tandis que Paul ne semble jamais avoir songé à publier sa propre autobiographie, son désir d'inscrire sa lignée dans l'histoire de l'Allemagne le poussa à révéler au grand public les aventures de son ancêtre Johann Peter. Après avoir été conservée, copiée et transmise de génération en génération pendant presque deux siècles, l'histoire du barbier-chirurgien fut donc catapultée sur la scène publique entre 1885 et 1886, sous le titre *Unter kurbrandenburgischer Flagge. Deutsche Kolonialerfahrungen vor 200 Jahren* (« Sous le pavillon du Prince-Électeur du Brandebourg. Expériences coloniales allemandes il y a 200 ans »). Paru d'abord par épisodes dans *Schorers Familienblatt*⁵⁰ – un hebdomadaire national, richement illustré et destiné aux familles bourgeoises⁵¹ –, le texte fut ensuite

50. Cf. *Schorers Familienblatt*, p. 134-137, 150 *sq.*, 180-183, 262-264, 398 *sq.* et 412-415.

51. Ch. Heinz, *Ideal und Institution*.

publié séparément chez Rudolf Eisenschmidt⁵², l'éditeur de la *Deutsche Militärzeitung*.

La date de publication n'est pas anodine. En 1884, l'Allemagne s'était lancée dans le *scramble for Africa* en acquérant plusieurs colonies au sud du Sahara. La même année, la capitale allemande avait accueilli la Conférence de Berlin où les puissances européennes se donnèrent des règles pour le partage de l'Afrique. Dans ce nouveau contexte, la Compagnie Africaine du Brandebourg – fondée en 1682 par le prince-électeur Frédéric Guillaume I de Hohenzollern (r. 1640-1688) et vite oubliée après sa liquidation en 1717 – vécut un éclatant *come-back* mémoriel et fut intégrée dans un « roman national » destiné à montrer que la vocation colonisatrice des Allemands était profondément enracinée dans leur histoire⁵³. Les militaires eurent un rôle crucial dans cette entreprise qu'on pourrait appeler, en reprenant la formule désormais classique de Hobsbawm et Ranger⁵⁴, l'invention d'une tradition coloniale allemande. L'une de ses premières manifestations fut précisément un recueil de documents sur les activités brandebourgeoises en Afrique occidentale, édité en 1885 par le Grand Etat-Major général des forces armées allemandes⁵⁵.

Paul Oettinger suivit en tous points l'interprétation nationale et apologétique selon laquelle la Compagnie Africaine du Brandebourg avait été une « expérience coloniale allemande ». Dans son récit, son ancêtre Johann Peter n'avait évidemment jamais associé son activité à bord du négrier brandebourgeois à un acte patriotique au service de l'« Allemagne » ou de la dynastie des Hohenzollern. Mais peu importait, pour son arrière-arrière-petit-fils les aventures du compagnon barbier offraient une occasion extraordinaire de lier le nom de la famille à un chapitre (récemment redécouvert) de la glorieuse histoire allemande, tout comme il permettait d'offrir une contribution – modeste, mais originale – à un récit historique soutenant la politique coloniale de l'Empire.

Alors que la recherche a souvent souligné l'influence de modèles littéraires sur les écrits du for privé⁵⁶, dans le cas d'*Unter*

52. P. Oettinger, *Unter kurbrandenburgischer Flagge*.

53. K.-J. Matz, « Das Kolonialexperiment des Grossen Kurfürsten »; R. Zaugg, « Grossfriedrichsburg ».

54. E. R. Hobsbawm et T. Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*.

55. *Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Afrika*.

56. Cf. p. ex. A. Messerli, « Der papierene Freund ».

kurbrandenburgischer Flagge on est confronté à une appropriation (politico-)littéraire d'un récit autobiographique. En effet, Paul ne se contenta pas de présenter une édition du journal. Il utilisa l'intrigue de la *Reisebeschreibung* pour fabriquer une sorte de roman historique : une opération dans laquelle il fut assisté par un autre militaire qui y apporta son savoir nautique, en l'occurrence le vice-amiral Ludwig von Henk (1820-1894) – membre de la *Deutsche Kolonialgesellschaft* (le principal lobby colonial du pays), auteur d'un livre sur l'histoire de la guerre navale⁵⁷ et futur député du Parti conservateur allemand (*Deutschkonservative Partei*, 1890-1894).

Par rapport à la *Reisebeschreibung*, le texte publié en 1885/1886 subit d'importantes modifications. Les récits du tour de compagnon dans le Saint-Empire et dans les Provinces-Unies ainsi que ceux sur le service à bord du vaisseau néerlandais furent jugés inutiles par Paul, qui les résuma hâtivement sur une demi-page, pour placer au cœur de l'ouvrage le voyage sur la frégate brandebourgeoise. Toutefois là aussi le récit fut profondément remanié. Des passages furent supprimés, et d'autres, qui n'existaient pas dans le journal, ajoutés. On peut déceler dans certains de ces aménagements des changements idéologiques intervenus entre l'époque de la traite transatlantique et celle de l'impérialisme : qu'il s'agisse de l'esclavage – un aspect « embarrassant » de l'épopée de la Compagnie Africaine du Brandebourg, qui aurait pu constituer un obstacle à sa réutilisation par la propagande coloniale allemande – ou de conceptions racialisées de l'altérité humaine⁵⁸. D'autres modifications semblent par contre répondre à un souci d'ordre plutôt esthétique. Car, si le contenu du voyage du barbier-chirurgien avait manifestement frappé l'imagination de Paul, le style simple et sec dans lequel il était formulé lui apparut peu susceptible de répondre aux attentes d'un public amateur de romans historiques ou d'aventures comme de l'exotisme de la littérature coloniale. A l'époque où l'écrivain Karl May commençait à percer une brèche dans l'imaginaire de millions de lecteurs allemands – en commençant lui aussi par publier ses romans par épisodes dans une revue destinée aux familles –, les notes du compagnon barbier furent perçues par son descendant comme pauvres du point de vue de leur style comme de leur puissance d'évocation. Aussi, après avoir soigneusement

57. L. von Henk, *Die Kriegführung zur See*.

58. C. Koslofsky et R. Zaugg, « Ship's Surgeon Johann Peter Oettinger ».

étudié le manuscrit, et y avoir ajouté nombre de brèves notes marginales concernant pour l'essentiel les lieux visités par son ancêtre, le journaliste militaire Paul, aidé par le vieux vice-amiral, rédigea une autre version de l'histoire. Elle se voulait plus à même d'alimenter les fantasmes des lecteurs en décrivant la vie rude et aventureuse des marins, des tempêtes effroyables ou la sauvagerie des « nègres » sur fond de paysages océaniques saisissants. Là où, pour ne citer qu'un exemple, Johann Peter avait simplement écrit, à propos de l'île de Madère, « le matin Madère était à 7 milles N[ord] O[uest] et on la vit »⁵⁹, *Unter kurbrandenburgischer Flagge* consacrait une page entière à l'île portugaise. On y lit, entre autres, les épanchements suivants :

Madère – terre promise des navigateurs. Ce n'était encore qu'une faible lueur violette, qui éclairait les nuages, [...] des lumières vacillantes dansaient sur les ondes d'un bleu profond. [...] De sombres parois rocheuses et des gorges obscures, d'austères forêts, puis des prés d'un vert éclatant se dévoilèrent. Eventrée, pareille à un cratère effondré, elle se dressait presque jusqu'aux nuages et les transperçait, tandis qu'une prairie accueillante se déroulait sur la pente. Quel régal pour les yeux!⁶⁰

Paul fut peut-être payé par *Schorers Familienblatt* pour son texte, mais l'appât du gain n'était à l'évidence pas la motivation première qui poussa le rédacteur de la *Deutsche Militärzeitung* à se lancer dans cette entreprise littéraire. La publication chez Eisenschmidt s'effectua d'ailleurs à ses frais⁶¹. L'auteur visait, comme on l'a déjà relevé, à contribuer au développement d'un récit historique sur les origines du colonialisme allemand et à associer le nom des Oettinger à la « grande histoire » de la nation. Et si son œuvre s'adressait au grand public populaire, ce n'est pas uniquement de ce côté-là que Paul espérait obtenir des signes de reconnaissance. Son livre à peine imprimé, le journaliste militaire en envoya des copies au prince héritier Frédéric, à ses frères Henri et Guillaume (le futur Guillaume II), au chancelier Otto von Bismarck et même à

59. « Reisebeschreibung und Lebenslauf », p. 38.

60. P. Oettinger, *Unter kurbrandenburgischer Flagge*, p. 27 sq.

61. Cf. le contrat avec la maison d'édition (Berlin, 23 décembre 1885), dans GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 22.

l'empereur Guillaume I^{er}. Leurs lettres de remerciement, rédigées par leurs assistants, sont soigneusement conservées dans le fonds familial⁶².

La matérialité de l'héritage immatériel et la dimension genrée de la mémoire familiale

Paul Oettinger décéda le 8 novembre 1934 à Altenau im Harz, où la famille possédait une maison de campagne. A sa mort, les cahiers d'*Aus meinem Leben* ainsi que les autres écrits des Oettinger passèrent à Wilhelm, l'unique fils de Paul. Né en 1899 dans la capitale, il avait suivi comme son père les écoles de cadets de Potsdam et Berlin (1912-1918), en participant probablement à la toute dernière phase de la Grande Guerre. Wilhelm n'a pour sa part pas laissé d'écrits autobiographiques. Cependant, loin de se limiter à garder passivement les papiers hérités, le nouveau « chef de famille » continua l'effort de son père pour enquêter sur l'histoire des Oettinger et la fixer. Dès le printemps 1935, il s'empressa de faire relier les quatre manuscrits, collant quelques illustrations dans le journal de Johann Peter. Dans l'autobiographie de son père, Wilhelm recopia l'éloge funèbre lu par l'aumônier militaire lors de l'enterrement de Paul au cimetière militaire de la *Garnisonskirche*, où reposaient déjà son père et sa mère. Cet éloge funèbre, dont la rédaction s'inspira manifestement de l'autoreprésentation fixée par le défunt dans *Aus meinem Leben*, joue ainsi le rôle d'épilogue, destiné à orienter la lecture de l'écrit autobiographique. Il souligne que « de fiers sommets et des fonds sombres de l'histoire allemande » firent partie de la vie de Paul. Traçant des parallèles avec le maréchal Paul von Hindenburg (1847-1934), le héros de la Grande Guerre que Paul avait connu pendant ses années à l'école de cadets, il souligne à quel point toute son existence – autant militaire que civile – avait été empreinte d'un « caractère martial » et d'un esprit de « fidélité » et de « devoir »⁶³. En d'autres termes, le pasteur confirmait l'image que Paul avait toujours voulu donner de lui-même. Ainsi, le jeu de miroirs intertextuel – minutieusement orchestré par Wilhelm qui contrôla l'esquisse de l'oraison funèbre avant que

62. *Ibid.*

63. « Aus meinem Leben », vol. III, « 1890-1934 », p. 244-251.

celle-ci ne soit prononcée – renforce la cohérence biographique construite par l’auteur-autobiographe.

Cette adjonction ne fut pas la seule effectuée par Wilhelm. A tous les textes – sauf à celui de Friedrich Wilhelm, déjà enrichi d’une note introductive par Paul – il ajouta des introductions. Celles qu’il apposa au journal de Johann Peter et à la chronique de Georg Anton sont particulièrement longues. Elles contiennent des informations sur les deux auteurs et les positionnent dans l’histoire de la lignée, afin de rendre leurs textes intelligibles pour les générations futures. Wilhelm s’appuya principalement sur des données déjà rassemblées par son père qui, suivant une tendance très répandue pendant le Deuxième Reich⁶⁴, avait été un fervent généalogiste. Pendant des années, Paul avait non seulement consacré du temps à retracer les origines de ses propres ancêtres, mais avait également mené des recherches sur des personnes et des familles dispersées portant les noms « Oetting », « Oettingen », « von Oettinger », « Oetinger » etc., probablement dans l’espoir de découvrir quelques liens indirects avec sa propre lignée : les croquis réalisés dans le cadre de ces recherches remplissent dix cartons du fonds familial⁶⁵. Wilhelm poursuivit à son tour les enquêtes sur les origines franconiennes de la famille. Ayant contacté les archives communales de Künzelsau – comme en témoignent des photos de familles que Wilhelm leur transmit entre 1934 et 1936⁶⁶ –, il put noter, en guise de postface au journal de Johann Peter, des informations sur les enfants que celui-ci avait eus de ses trois mariages. Ces notes sont datées « Berlin W 50, Schaperstr[asse] 2/3IV1. », le 15 mars 1936, « à 1h10 de la nuit ». Ce sont les derniers morceaux textuels issus de la tradition d’écriture autobiographique des Oettinger, dont les débuts remontent au départ du barbier-chirurgien pour son tour de compagnon en 1682.

Annoter, introduire, recopier, reraconter, illustrer, relier : les pratiques que les Oettinger déploient autour des écrits des membres de leur lignée montrent bien que l’acte de « thésauriser des vies »⁶⁷ ne se limite pas, une fois la rédaction d’un écrit personnel achevé, à une conservation passive des manuscrits. Il s’agit, au contraire, d’un engagement actif à travers

64. A. Teicher, « Ahnenforschung macht frei ».

65. GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 1-10.

66. Stadtarchiv Künzelsau, Fotosammlung, Oettinger.

67. D. Fabre, « Vivre, écrire, archiver », p. 17.

lequel, génération après génération, les textes et les supports textuels se voient appropriés et rendus accessibles pour de nouvelles réceptions. Dans ce cadre, l'objet-manuscrit assume un rôle tout aussi signifiant que le récit qu'il véhicule. Comme vecteurs mémoriels, les écrits autobiographiques ne peuvent pas être réduits aux textes : leur réception est intimement liée à la « forme graphique et matérielle » et, plus en général, « à la valeur de témoignage du support textuel »⁶⁸. En ce sens, le cas des Oettinger met en évidence de façon exemplaire à quel point l'« héritage immatériel »⁶⁹ de la mémoire familiale est solidement ancré à une dimension matérielle.

Le capitaine d'infanterie Wilhelm Oettinger meurt le 11 décembre 1941 dans un hôpital à Włodzimierz Wołyński⁷⁰, une ville polonaise qui – après avoir été annexée par l'Union soviétique en vertu des protocoles secrets du pacte Molotov-Ribbentrop – avait été occupée par la *Wehrmacht* en juin 1941. En un certain sens, la mort de Wilhelm constitue l'épilogue funeste de la relation qu'au fil de plusieurs générations la branche prussienne des Oettinger a entretenue avec l'armée de terre, en suivant sa trajectoire historique de la période napoléonienne jusqu'à l'opération « Barbarossa ». En outre, à en croire les documents conservés dans le *Familienarchiv Oettinger*, le décès de l'unique fils de Paul marque aussi une césure radicale dans la mémoire écrite de la famille. À la mort de Wilhelm, en effet, les papiers conservés dans les archives prussiennes ont vraisemblablement été transmis à l'une ou à plusieurs de ses sœurs : Margarethe, Ilse et Beate. Dans le deuxième volume de *Aus meinem Leben* est conservé un feuillet avec l'annotation suivante : « Dans l'été 1953 j'ai lu la II^e partie jusqu'ici. S.v.p. laisser le signet ici, Beate. » C'est aussi la seule trace d'après-guerre qu'on trouve dans le *Familienarchiv Oettinger*. Les trois sœurs ne semblent pas avoir écrit de textes autobiographiques et, à la différence de leur frère, aucune d'elles n'a ajouté d'annotations aux écrits du for privé familiaux. Si les papiers de la famille ont été conservés et ont continué à être lus, alimentant ainsi la mémoire de la génération vivante, ils ont cessé d'en enregistrer la vie.

68. K. Hurlbusch, « Divergenzen des Schreibens vom Lesen », p. 22.

69. Nous reprenons ici la formule de G. Levi, *L'eredità immateriale*.

70. Information communiquée par la *Deutsche Dienststelle für die Benachrichtigung der nächsten Angehörigen von Gefallenen der ehemaligen deutschen Wehrmacht* (WASt, Berlin) ; lettre du 22 novembre 2012.

Le développement d'un fonds familial est – comme d'ailleurs la constitution de tout fonds d'archives – un processus profondément influencé par des facteurs externes. La « mémoire d'une famille » telle qu'elle est conservée dans des écrits légués à une institution publique est autant le résultat d'un travail de production et de conservation que d'actes de sélection et d'effacement. Chaque génération réalise des choix entre des gestes dont il faut transmettre la mémoire et des épisodes qu'il convient d'oublier, entre des histoires à raconter oralement et d'autres à fixer par écrit, entre vieux papiers à jeter et *memorabiliae* à conserver, et – lorsqu'un membre de la famille décide de déposer des documents dans des archives – entre des témoignages à léguer et des papiers qui, pour diverses raisons, restent aux mains de la famille ou sont détruits. Et les facteurs – internes ou non à la vie familiale – qui influencent ces choix sont eux-mêmes conditionnés aussi bien par des transformations historiques que par les circonstances du moment.

En l'état actuel de la recherche, on ignore le destin que connurent les trois sœurs après la mort de Paul et Wilhelm. La seule au sujet de laquelle on dispose d'informations est Margarethe (1896-1985). Née à Berlin et mariée en 1930 avec Walther Freiherr von Holzhausen – officier d'infanterie, ancien prisonnier de guerre en Sibérie et célèbre compositeur de problèmes d'échecs (ou « problémiste ») –, elle a suivi son mari à Magdebourg, où celui-ci est décédé après à peine 5 ans de mariage⁷¹. En 1982, quand elle légua les papiers des Oettinger aux archives prussiennes, la baronne de Holzhausen, restée veuve et vraisemblablement sans enfant, habitait à Berlin-Ouest⁷².

On peut constater qu'après la rupture traumatique de la Deuxième Guerre mondiale, Margarethe et ses sœurs renoncèrent à raconter la vie de leur famille, « petite histoire » que les témoignages rédigés par leur père et leurs ancêtres leur avaient appris à penser comme profondément entrelacée à la « grande histoire » de la nation. Les raisons qui les ont poussées non seulement à ne pas inclure de documents relatant l'histoire de la famille pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, mais également à ne pas ajouter quelque petite note aux papiers familiaux, ne peuvent pas être identifiées avec certitude. On pourrait invoquer cette « fatigue de l'histoire » qui, selon plusieurs observateurs, aurait caractérisé

71. *Frankfurter Patrizier*, p. 199.

72. *Telefonbuch 1*, p. 1247.

la société allemande pendant les premières décennies d'après-guerre⁷³. L'absence de toute annotation concernant la participation de Wilhelm à la guerre et aux circonstances de sa mort, en particulier, semble traduire ce besoin de refouler le passé, ou du moins cette volonté de ne pas en faire un élément identitaire à exhiber.

Cependant, le fait que les sœurs Oettinger n'aient pas continué le travail d'écriture autobiographique peut également être interprété comme une conséquence cohérente de la logique régissant depuis le début la formation de la mémoire écrite de la lignée. Les auteurs des quatre écrits du for privé sont tous des hommes et la transmission des manuscrits a suivi une ligne presque exclusivement masculine. Ils ont été transmis de père en fils ou d'un frère aîné à un frère cadet – comme dans le cas de la transmission de la chronique de Georg Anton, vraisemblablement remise à Johann Georg Thomas. La seule exception à ce schéma est le journal de voyage de Friedrich Wilhelm. Rédigé pour sa première épouse, Veronika Grano, le manuscrit autographe fut légué par celle-ci à sa fille, Marie Luise Veronika, « pour qui ce livre était sacré ». Désireux de réunir tous les écrits de la famille, Paul Oettinger avait demandé à sa demi-sœur de lui confier ce texte. Mais elle avait refusé, en soulignant qu'elle l'avait « reçu de sa mère »⁷⁴. Paul, en 1905, avait donc dû se contenter de faire une copie du journal.

Cet épisode montre l'existence de lignes de transmission matrili-néaires et souligne le rôle actif de certaines femmes dans l'entretien de la mémoire familiale. Du point de vue des filles de Paul toutefois, la tradition attachée à ces papiers restait profondément masculine. Les femmes étaient absentes comme auteures et – à l'exception du journal de voyage de Friedrich Wilhelm, passé comme nous venons de le dire de Veronika Grano à Marie Luise Veronika Oettinger avant d'être recopié par Paul Oettinger – tous les textes dont elles avaient hérité avaient été transmis d'homme en homme. La famille, dont ces manuscrits étaient censés conserver la mémoire, était elle-même définie à partir du nom. Dès lors, le rôle des femmes dans cette chaîne intergénérationnelle était secondaire : au moment du mariage, la femme adoptait le nom de son époux et

73. L. Hölscher, « Geschichte und Vergessen », p. 2 ; A. Assmann et U. Frevert, *Geschichtsvergessenheit – Geschichtsversessenheit*, p. 151.

74. Lettre de Franz Rindermaier, petit-fils de Marie Luise Veronika Redlich née Oettinger, à Wilhelm Oettinger (24 mars 1935), dans GStA PK, VI. HA, FA Oettinger, 11.

ne transmettait donc pas celui de son père à la génération suivante. Par ailleurs, même en tant qu'objets de la narration les femmes sont généralement marginales dans les quatre manuscrits, largement dominés par des figures masculines. Ce n'est donc pas sans fondement qu'on peut formuler l'hypothèse selon laquelle aux yeux des trois sœurs une telle série d'écrits du for privé n'était pas destinée à être poursuivie par des femmes ni à relater des vies de femmes.

Pendant deux siècles et demi, des hommes de la famille Oettinger ont rédigé des récits autobiographiques. Ils ont produit des manuscrits très hétérogènes, en combinant des éléments tirés de modèles textuels divers – du journal de voyage à l'album photographique, en passant par le livre de bord, le *Schreibkalender* et le livre de famille. Les textes individuels ont fait l'objet d'un processus de transmission et d'appropriation intergénérationnel au travers duquel ils ont été intégrés dans une mémoire familiale en constante évolution et de plus en plus liée à un récit historique national : une mémoire écrite masculine d'une lignée définie par le nom à laquelle, après la mort du dernier représentant masculin détenteur des papiers, les femmes de la famille ont décidé de ne rien ajouter.

Roberto ZAUGG
Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- ARNDT, Ernst Moritz, *Der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Gränze*, Leipzig, Wilhelm Rein, 1813.
- , *Ein Wort über die Feier der Leipziger Schlacht*, Frankfurt am Main, Eichenberg, 1814.
- ARNIM, Achim von, BRENTANO, Clemens, *Des Knaben Wunderhorn. Alte deutsche Lieder*, Heidelberg/Frankfurt am Main, Mohr und Zimmer, 1806-1808.
- Brandenburg-Preussen auf der Westküste von Afrika. 1681-1721*, hrsg. vom Grossen Generalstabe, Abtheilung für Kriegsgeschichte, Leipzig, Voigtländer.
- GOETHE, Johann Wolfgang, *Von deutscher Baukunst*, hrsg. von Jörg-Ulrich Fechner, Darmstadt, Gesellschaft Hessischer Literaturfreunde, 1989.
- HENK, Ludwig von, *Die Kriegführung zur See in ihren wichtigsten Epochen*, Berlin, Janke, 1881.
- [HUSSEL, Ludwig,] *Leipzig während der Schreckenstage der Schlacht im Monat Oktober 1813 als Beytrag zur Chronik dieser Stadt*, Leipzig, Baumgärtnerische Buchhandlung, 1813.
- Kalender auf das Jahr 1815 für gebildete Leser. Enthaltend eine Beschreibung der Völkerschlacht bey Leipzig*, Leipzig, Sommersche Buchhandlung, 1815.
- Kalender für gebildete Leser auf das Schalt-Jahr 1816. Enthaltend Napoleons Untergang, und Deutschlands wiedererwachende Freyheit. Nebst einer genauen Beschreibung der Insel St. Helena*, Leipzig, Sommersche Buchhandlung, 1816.
- Leipziger Adress-, Post- und Reise-Calender auf das Jahr Christi MDCCLXXIX*, Leipzig, Löper, 1779.
- Leipziger Adresskalender für das Jahr 1815*, Leipzig, Sommersche Buchhandlung, 1815.

- MÉNÉTRA, Jacques-Louis, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au XVIII^e siècle*, éd. par Daniel Roche, Paris, Montalba, 1982.
- OETTINGER, Paul, *Unter kurbrandenburgischer Flagge. Deutsche Kolonialerfahrungen vor zweihundert Jahren. Nach dem Tagebuch des Chirurgen Johann Peter Oettinger unter Mitwirkung des kaiserlichen Vize-Admirals z.D. von Henk herausgegeben von Hauptmann a.D. Paul Oettinger*, Berlin, Eisenschmidt, 1886.
- SCHLEGEL, Friedrich, «Reise nach Frankreich», in *Kritische Schriften und Fragmente*, hrsg. von Ernst Behler, Hans Eichner, Paderborn, Schöningh, 1988, vol. III, p. 1-18.
- Telefonbuch 1. Ortsnetz Berlin (West)*, Berlin, Landespostdirektion, 1982.
- ZEILLER, Martin, *Itinerarium Germaniae novae antiquae. Teutsches Reyssbuch durch Hoch und Nider Teutschland*, Strassburg, Zetzner, 1632.
- Schorers Familienblatt. Eine illustrierte Zeitschrift*, vol. VI, Berlin, Verlag von J. H. Schorer. 1885.

Littérature secondaire

- ADELL-GOMBERT, Nicolas, «L'Écriture de la sexualité. Les discours du sexe dans les autobiographies des compagnons Ménétra et Perdiguier», *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 23 (2006), en ligne: <http://clio.revues.org/1924>, consulté le 23 juillet 2015.
- ASSMANN, Aleida, FREVERT, Ute, *Geschichtsvergessenheit, Geschichtsversessenheit. Vom Umgang mit deutschen Vergangenheiten nach 1945*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1999.
- CEPL-KAUFMANN, Gertrude, JOHANNING, Antje, *Mythos Rhein. Kulturgeschichte eines Stroms*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2003.
- DUSINI, Arno, *Tagebuch. Möglichkeiten einer Gattung*, München, Wilhelm Fink, 2005.
- FABRE, Daniel, «Vivre, écrire, archiver», *Sociétés & Représentations*, 13 (2002), p. 17-42.
- HEINZ, Christine, *Ideal und Institution. Die Familie als Leser und als Motiv der deutschen Familienzeitschriften «Schorers Familienblatt»*,

- « *Über Land und Meer* » und « *Die neue Welt* » zwischen 1870 und 1895, thèse de doctorat, Universität Hamburg, 2008.
- HOBBSBAWM, Eric R., RANGER, Terence (eds), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- HÖLSCHER, Lucian, « Geschichte und Vergessen », *Historische Zeitschrift*, 249 (1989), p. 1-17.
- HURLEBUSCH, Klaus, « Divergenzen des Schreibens vom Lesen. Besonderheiten der Tagebuch- und Briefedition », *editio*, 9 (1995), p. 18-36.
- Frankfurter Patrizier. Historisch-genealogisches Handbuch der Adeligen Ganerbschaft des Hauses Alten-Limpurg zu Frankfurt am Main*, hrsg. von Hans Körner, Andreas Hansert, Neustadt an der Aisch, Degener, 2003.
- KOSLOFSKY, Craig, ZAUGG, Roberto, « Ship's Surgeon Johann Peter Oettinger. A Hinterlander in the Atlantic Slave Trade, 1682-1696 », in *Slavery Hinterland. Transatlantic Slavery and Continental Europe, 1680-1850*, ed. by Felix Brahm, Eve Rosenhaft, Suffolk, Boydell & Brewer, 2016, p. 27-45.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Le Siècle des Platter, 1499-1628*, 3 vol., Paris, Fayard, 1995-2006.
- LEVI, Giovanni, *L'eredità immateriale. Carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento*, Torino, Einaudi, 1985.
- MATZ, Klaus-Jürgen, « Das Kolonialexperiment des Grossen Kurfürsten in der Geschichtsschreibung des 19. und 20. Jahrhunderts », in *Ein sonderbares Licht in Teutschland. Beiträge zur Geschichte des Grossen Kurfürsten von Brandenburg (1640-1688)*, hrsg. von Gerd Heinrich, Berlin, Duncker & Humblot, 1990, p. 191-202.
- MESSERLI, Alfred, « Der papierene Freund. Literarische Anregungen und Modelle für das Tagebuchführen », in *Von der dargestellten Person zum erinnerten Ich. Europäische Selbstzeugnisse als historische Quellen (1500-1850)*, hrsg. von Kaspar von Greyerz, Hans Medick, Patrice Veit, Köln, Böhlau, 2001, p. 299-320.
- PUSCHNER, Uwe, « 18. Oktober 1813. "Möchten die Deutschen alle und immer dieses Tages gedenken!" – die Leipziger Völkerschlacht », in *Erinnerungstage. Wendepunkte der Geschichte von der Antike bis zur Gegenwart*, hrsg. von Etienne François, Uwe Puschner, München, Beck, 2010, p. 145-162.

- ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.
- SCHULZE, Hagen, « Napoleon », in *Deutsche Erinnerungsorte*, hrsg. von Etienne François, Hagen Schulze, München, Beck, 2002, vol. II, p. 28-46.
- STAGL, Justin, *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur, Harwood, 2002.
- TEICHER, Amin, « "Ahnenforschung macht frei". On the Correlation between Research Strategies and Socio-Political Bias in German Genealogy, 1898-1935 », *Historische Anthropologie*, 22 (2014), p. 67-90.
- TERSCH, Harald, *Schreibkalender und Schreibkultur. Zur Rezeptionsgeschichte eines frühen Massenmediums*, Graz, Wolfgang Neugebauer, 2008.
- THAMER, Hans-Ulrich, *Die Völkerschlacht bei Leipzig. Europas Kampf gegen Napoleon*, München, Beck, 2013.
- VON GREYERZ, Kaspar, « Erfahrung und Konstruktion. Selbstrepräsentation in autobiographischen Texten des 16. und 17. Jahrhunderts », in *Berichten, Erzählen, Beherrschen. Wahrnehmung und Repräsentation in der frühen Kolonialgeschichte Europas*, hrsg. von Susanna Burghartz, Maike Christadler, Dorothea Nolde, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann, 2003, p. 220-239.
- , « Ecriture de soi et lecture religieuse chez les protestants du monde germanophone en perspective confessionnelle », *Etudes de lettres*, 300 (2016/1-2), *Appel à témoins. Ecrits personnels et pratiques socio-culturelles (XVI^e-XX^e s.)*, sous la dir. de Danièle Tosato-Rigo, p. 39-62.
- WADAUER, Sigrid, *Die Tour der Gesellen. Mobilität und Biographie im Handwerk vom 18. bis zum 20. Jahrhundert*, Frankfurt am Main, Campus, 2005.
- ZAUGG, Roberto, « "bey den Italienern recht sinnreiche Gedancken [...] gespürt". Joseph Furttenbach als kultureller Vermittler », in FURTENBACH, Joseph, *Lebenslauff 1652-1664*, hrsg. von Kaspar von Greyerz, Kim Siebenhüner, Roberto Zaugg, Köln, Böhlau, 2013, p. 25-43.
- , « Grossfriedrichsburg, the First German Colony in Africa? Brandenburg-Prussia, Atlantic entanglements and national memory », in *Shadows of Empire. New Perspectives on European*

Fortifications, ed. by John Kwadwo Osei-Tutu, Victoria Ellen Smith, New York, Palgrave Macmillan, à paraître.

Illustrations

Fig. 1 — Arbre généalogique descendant (partiel) de Johann Peter Oettinger.

Fig. 2 — Première page de l'almanach *Kalender für gebildete Leser auf das Schalt-Jahr 1816* avec des annotations de Georg Anton Oettinger (Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin, VI. HA, FA Oettinger, 13).

Fig. 3 — Paul Oettinger dans les bureaux du Ministère de la Guerre (1919), extrait de son autobiographie «Aus meinem Leben» (Geheimes Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz, Berlin, VI. HA, FA Oettinger, 19).

